



YVES COURBIER

L'Antirêve américain

Les Tribulations d'un Français
au Texas

Yves Courbier

L'Antirêve américain

Les Tribulations d'un Français au Texas

© Yves Courbier, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7685-3

Image : shutterstock/@helloRuby

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour mes enfants et petits-enfants.

À ma famille, à mes amis.

Je tiens à remercier chaleureusement Jennifer,
mon épouse, pour son immense patience
ainsi que ma sœur Véronique et mon ami Tiné
pour leurs relectures attentives et leurs précieux conseils.

Préface

Cet ouvrage reflète mon expérience et ma vie aux États-Unis, et plus particulièrement au Texas, ces quelques vingt-cinq dernières années. Dans les lignes qui suivent, j'ai essayé d'exposer certaines différences fondamentales entre ce pays et la France. Les remarques et analyses contenues dans ce texte sont évidemment le seul reflet de mon expérience ainsi que de mes opinions et ne tendent en rien à critiquer celles d'autrui.

J'avais vécu en Angleterre dans les années soixante-dix et je puis dire qu'à mon arrivée le choc culturel fut énorme. Tout d'abord, je ne parlais pas du tout la langue. Certes, comme la plupart des Français, j'avais suivi des cours d'anglais pendant huit ans au collège et au lycée, mais lorsque je me suis trouvé en pleine immersion, j'étais incapable de formuler une quelconque conversation. Bien entendu, je n'ai pas eu ce problème lorsque j'ai décidé de vivre au Texas en 1998, mais, étant donné leur histoire et leur langue communes, j'ai retrouvé beaucoup de similitudes entre les deux pays. Ce n'est pas un hasard, puisque les USA ont choisi de déclarer leur indépendance vis-à-vis du pays d'Albion en 1776. Cependant, les USA ont su trouver leur propre identité au fil des siècles, au point que l'influence américaine se retrouve non seulement en Grande-Bretagne, mais dans le monde entier. L'arrivée des McDonald's, puis des KFC et Starbucks en France, en est une preuve. Beaucoup se plaignent de l'impérialisme américain et des nombreuses erreurs que ce pays a commises, notamment au Vietnam, en Irak et en Afghanistan, ainsi que de la mentalité des Américains, à vouloir être les gendarmes du monde. Tout ceci est à mettre en balance avec leur intervention dans la Seconde Guerre mondiale, sans laquelle « Nous serions tous en Germanie », comme chantait Michel Sardou en 1967. Assurément, il faut qu'il y ait dans le monde une nation plus forte que les autres. Personnellement, je préfère que ce soit un pays qui protège la liberté des individus et les démocraties.

Naturellement, tout ce qui se fait aux États-Unis n'est pas supérieur à ce que nous avons en France. Mais beaucoup de pratiques seraient bonnes à adopter pour simplifier et améliorer la vie de la majorité des Français qui travaillent dur, vivent au jour le jour et se retrouvent éventuellement avec une retraite pitoyable. C'est ce que j'ai essayé de partager dans les lignes qui suivent.

En dernier lieu, je tiens à préciser que ce livre a été écrit de façon épisodique au cours des sept dernières années et que certaines choses ont changé depuis, notamment en raison de l'inflation de ces dernières années. C'est le signe d'une société en constante mutation. Certes, la France a également évolué durant cette période, mais probablement moins rapidement. On verra que la rapidité d'exécution et l'adaptabilité sont deux traits caractéristiques de la société américaine. Je pense cependant que les messages essentiels que je souhaitais partager, en eux-mêmes, n'ont pas changé.

Chapitre 1

Un nouveau job

En sortant du terminal American Airlines de l'aéroport international de Dallas-Fort Worth (DFW), je fus immédiatement saisi par une chaleur suffocante. Cette sensation me rappela celle éprouvée à l'aéroport de Miami quelques années auparavant, mais sans l'humidité excessive propre à la Floride. J'appris plus tard qu'il faisait cet après-midi-là 108 degrés Fahrenheit à l'ombre, soit plus de 42 degrés Celsius.

Ce n'était pas ma première visite au Texas ; j'avais travaillé pendant plus de treize ans pour Texas Instruments (TI), dont le siège se trouve à Dallas, et effectué plusieurs voyages aux États-Unis, aussi bien pour affaires qu'en famille.

Mais, cette fois-ci, j'étais là pour les conquérir, ces fameux États-Unis, et réaliser mon rêve de créer une entreprise florissante au pays de l'oncle Sam.

Les États-Unis d'Amérique, un pays de grands contrastes, qu'ils soient géographiques, sociologiques, religieux ou historiques, avec une superficie de 9,37 millions de km² (la quatrième au monde), première puissance économique mondiale (mais pour combien de temps encore ?), le pays de l'argent, des milliardaires, des affaires colossales, du super marketing, mais aussi de la pauvreté, du racisme et de préjugés non avoués.

Un pays fondé par des émigrés, majoritairement chrétiens, dont les premiers débarquèrent en 1620 à bord du Mayflower, en provenance de Plymouth, en Angleterre, pour échapper aux persécutions religieuses ou pour y construire tout simplement une meilleure vie. Des immigrants qui conquièrent des territoires occupés depuis des millénaires par les *Native Americans* – Amérindiens, communément appelés Indiens – mais qui devinrent par la suite protectionnistes lorsque leur patrie et leur mode de vie attirèrent des millions d'individus venant de tous pays.

Des colonies qui proclamèrent leur indépendance de la Grande-Bretagne le 4 juillet 1776, en affirmant que « tous les hommes sont créés égaux » et qu'ils ont droit à la vie, à la liberté et à la poursuite du bonheur¹. À noter qu'à cette époque, *tous les hommes* désignait de facto les Blancs, car l'esclavage n'était pas encore

aboli.

Une nation qui ratifia sa loi suprême en 1788, la Constitution des États-Unis, dont le préambule explique que son objectif est d'établir justice, paix intérieure, défense commune, bien-être général et liberté pour tous ses citoyens.

Une république constitutionnelle fédérale à régime présidentiel, composée aujourd'hui de cinquante États indépendants ayant chacun leur propre Congrès, leurs propres lois et leur propre système électoral.

Un peuple qui s'entretua autour de la question de l'esclavage dans une guerre civile sanglante entre le Nord et le Sud, les *Yankees* et les *Confédérés*, qui dura quatre ans, de 1861 à 1865, et fit presque 750 000 morts.

Enfin, un pays qui devint la première puissance industrielle du globe au début du XX^e siècle, participa à la Première Guerre mondiale et subit la Grande Dépression dans les années 1930. Vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale aux côtés des Alliés, les États-Unis sont devenus une superpuissance et ont été confrontés à l'URSS pendant la Guerre froide.

Finalement, un pays dont quatre présidents furent assassinés, le dernier en date étant John F. Kennedy, qui fut abattu comme un animal sauvage le 22 novembre 1963. Je me souviens de ce jour comme si c'était hier.

Mais revenons à mon arrivée ce jour-là, car il est essentiel que je partage mon expérience de passage à l'immigration. Lorsqu'on débarque d'un avion en provenance de l'étranger, on est immédiatement canalisé vers les tout-puissants services de l'*US Immigration & Customs Enforcement*. Pas question de faire le malin, de parler fort ou même de tenter d'utiliser son téléphone portable : c'est strictement interdit ! Deux files d'attente mènent à la police des frontières : la première, réservée aux citoyens américains et aux résidents permanents (détenteurs de la fameuse carte *verte*), et la seconde, pour tous les autres, pauvres mortels. On devinera laquelle de ces files est la plus longue et la plus lente. Qui plus est, la majorité des vols internationaux, gros porteurs, arrivent presque tous en même temps, en général dans l'après-midi, provoquant des files d'attente interminables. Ensuite, si la compagnie aérienne n'a pas égaré vos bagages, on les récupère sur un carrousel avant de refaire la queue, cette fois pour passer la douane. Tout se déroule dans une discipline rigoureuse, sans beaucoup de considération pour les passagers ayant passé douze heures – voire davantage – dans un avion. Parfois, des chiens renifleurs inspectent les valises, et gare à

vous si vous avez omis de déclarer certains produits régulés : fruits ou légumes, viandes et produits animaux, plantes ou fleurs coupées, ou encore des animaux vivants. Il est donc déconseillé d'arriver avec du foie gras, du saucisson, votre serpent favori, de la lavande, ou pire encore... de la marijuana !

Cela me rappelle une histoire d'une amie très chère, aujourd'hui malheureusement disparue, qui avait vécu quelques années aux États-Unis dans les années cinquante et que j'avais rencontrée sur la Côte d'Azur. C'était une excellente cuisinière qui préparait elle-même son foie gras. Un jour, elle décida d'en apporter un à des amis de Los Angeles. À son arrivée à la douane, elle eut l'idée malicieuse de glisser le foie gras sous son aisselle... Et les adorables petits Beagles des douanes américaines n'y virent que du feu !

Au fil des années et de mes nombreux déplacements professionnels, j'ai dû me soumettre des dizaines de fois à cet accueil rigide. À chaque retour sur le sol américain, j'avais l'impression d'être traité comme du bétail. L'obtention de ma carte verte en mai 2003 m'a finalement délivré de ce fardeau. Je dois toutefois reconnaître que les officiers de douane et d'immigration sont aujourd'hui relativement courtois ; le problème vient surtout des agents canaliseurs, qui ne sont que des sous-traitants. Investis d'une certaine autorité, certains d'entre eux en abusent, malheureusement.

Un autre inconvénient est apparu pour tous les voyageurs après septembre 2001, avec la mise en place d'une sécurité excessive qui, parfois, me fait penser à un véritable parcours du combattant. De plus, voyager en avion n'a jamais été de tout repos : le niveau de bruit est très élevé, entre 85 et 105 décibels, et la pression atmosphérique artificielle est maintenue à l'équivalent d'une altitude comprise entre 1 800 et 2 400 mètres. Ces conditions sont déjà fatigantes en elles-mêmes, mais elles deviennent réellement éprouvantes lorsque l'on voyage aussi fréquemment que je l'ai fait.

Revenons à mon arrivée à DFW. D'un violent coup de tampon rouge qui me fit frémir, l'officier, une femme, annula le visa business « permanent » que Texas Instruments avait obtenu pour moi quelques années auparavant et que je croyais... véritablement permanent ! J'eus beau protester, rien n'y fit ; elle m'informa froidement que la loi avait changé. Comme nous le verrons plus tard, ce manque de visa allait me causer quelques problèmes.

Enfin délivré de ces formalités et après un rapide passage à l'agence de

location de voitures, me voilà en route vers mon hôtel. En prenant l'autoroute 635 depuis DFW en direction de l'est vers Dallas, on croise la North Dallas Tollway, une autoroute à péage reliant le centre de Dallas aux quartiers nord. N'ayant pas de monnaie, je décidai d'emprunter, dans la même direction, la fameuse Preston Road, qui servait autrefois de route pour mener le bétail de l'Oklahoma à Fort Worth, ville au charme typiquement western située à l'ouest de Dallas. Une fois arrivé à l'hôtel que m'avait réservé mon nouvel employeur, une angoisse soudaine m'envahit : la solitude peut saisir n'importe qui, n'importe où, à n'importe quel moment. L'hôtel, en réalité un motel de standing moyen, était certes confortable, mais sans restaurant ni bar où socialiser. Il n'avait rien de la classe des établissements auxquels j'avais été habitué lors de mes déplacements professionnels antérieurs. Je me sentais terriblement seul.

Mon ancien patron chez Texas Instruments, Mike W., était désormais le PDG d'une start-up, MetaSolv Software, fondée au moment de l'entrée en vigueur du Telecom Act de 1996 aux États-Unis. Cette loi permettait à toute entreprise de concurrencer les sociétés historiques (ATT, Southwestern Bell, Bell Atlantic, GTE, surnommées les *Baby Bells*) dans les services de téléphonie locale et longue distance, la distribution de télévision par câble, la radiodiffusion, les services en ligne, ainsi que la fabrication d'équipements. Pour cela, une entreprise devait non seulement s'équiper de centraux téléphoniques et d'autres infrastructures, mais aussi disposer d'un logiciel capable de gérer l'inventaire de ces équipements et services. MetaSolv proposait justement un logiciel de support opérationnel, réputé comme l'un des meilleurs sur le marché.

Premiers pas

Nous étions le 3 août 1998 et je venais d'avoir 45 ans. J'étais séparé de ma femme, qui résidait sur la Côte d'Azur avec nos deux enfants, Lucy (20 ans) et James (18 ans). Je me retrouvais donc un peu seul dans cette chambre, incontestablement convenable, mais dont le bruit de l'air conditionné me remettait à l'heure du Texas. Au Texas, tout est plus grand qu'en Europe. Une chambre d'hôtel typique comporte souvent deux lits doubles et une salle de bain spacieuse, un frigo-bar, une machine à café bien approvisionnée, une planche à repasser, un sèche-cheveux, etc. De nos jours, il est impensable qu'une chambre d'hôtel n'ait pas de climatiseur. On se demande comment faisaient les pionniers.